

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA GAZETTE

DES

Familles Canadiennes

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE, ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 1: MONTREAL, le 15 Aout 1870 Nos. 21 & 22

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE: L'ABBÉ N. A. LECLERC.

Sommaire.

Aux Retardataires. — Cinquième entretien sur la famille. — Le Derviche offensé. — Le Bienheureux Jean Britto. — Nouveau trait de la puissance du Cœur de Jesus. — La Mère Marie de l'Incarnation. — Chronique. — Causerie Agricole. — Conditions. — Annoncés.

Aux retardataires.

Voilà la première année de la *Gazette des Familles Canadiennes* sur le point de finir; et quoique le prix de l'abonnement soit payable d'avance, et très peu élevé, cependant, plusieurs sont en arriére, et au delà de deux cents piastres nous sommes encore dûs.

Nous espérons que tous ceux qui sont encore endettés envers nous, se hâteront de s'acquitter au moins d'ici à la fin du mois.

Plusieurs de nos abonnés se plaignent de n'avoir pas reçu les 17e. et 18e. numéros qui ont été envoyés ensemble. Cette négligence doit être attribuée à une personne qui nous avait été donnée pour nous aider à adresser. Nous la regrettons plus que tout autre, et nous la réparerons plus tard; car nous n'avons pas ces numéros sous la main.

Cinquième entretien sur la famille.

L'HOMME, SES PRÉROGATIVES, SES OBLIGATIONS COMME
CHEF DE FAMILLE.

(Suite.)

Dans nos entretiens précédents, nous avons fait connaître presque tous les empêchements dirimens qui s'opposent à la validité du mariage ; aujourd'hui il ne nous reste plus à parler que de la *clandestinité* et du *lien*.

La clandestinité. Un mariage clandestin est celui qui est contracté hors de la présence du curé, ou de quelqu'autre prêtre autorisé par lui à recevoir le consentement des parties, et auquel n'assistent pas au moins deux témoins majeurs.

Ils se tromperaient donc grandement, les catholiques qui iraient se marier devant un ministre protestant, même en assurant qu'ils ne sont plus catholiques, ou qui passeraient en pays étrangers pour s'y marier, en se soustrayant à l'autorité de *l'ordinaire*.

Le lien. Une personne est marié ; son mari ou sa femme vit encore ; cette personne, qu'elle aille dans un pays où elle est inconnue et où l'on ignore son union, est toujours inhabile à contracter mariage, et si elle le fait, ce mariage est nul et sacrilège.

D'après ce qui précède, doit on être surpris si les supérieurs ecclésiastiques se montrent si sévères et exigent des preuves certaines de la mort de l'une ou de l'autre des parties ? En agissant avec plus d'indulgence, ils se rendraient souvent coupables d'une imprudence qui pourrait avoir les conséquences les plus funestes. Combien de fois, en effet, n'est-il pas arrivé que des personnes absentes, que l'on croyait mortes, sont revenues pleines de vie et de santé.

Nous allons, maintenant, dire un mot d'autres empêchements qui, sans rendre le mariage nul, sont cependant qu'on ne peut le recevoir sans pécher

mortellement ; ces empêchements se nomment *prohibitifs* et sont au nombre de trois.

1o Le vœu simple de demeurer vierge. Celui qui a fait un vœu simple de garder la chasteté, de ne point se marier, de se faire religieux, ne peut contracter les liens du mariage sans pécher mortellement.

2o Les fiançailles. Celui qui a contracté des fiançailles avec une personne, ne peut se marier avec une autre, tant que ces fiançailles subsistent.

3o La défense de l'église. Il n'est pas permis de se marier sans dispense, depuis le premier dimanche de l'Avent jusqu'au jour de l'Épiphanie inclusive, et depuis le premier dimanche du carême jusqu'au jour de la *Quasimodo*. Ces temps de l'année étant réservés à la prière, au recueillement et au jeûne, il est raisonnable d'y défendre les noces. Et dans ce temps encore, les chrétiens doivent s'occuper bien plus de leur établissement éternel dans le ciel, que d'une alliance qui ne doit durer que quelques années.

Ces empêchements, comme il est facile de le comprendre, ont encore pour objet le bien des âmes, l'avantage de la société et l'honneur de la religion.

Quelque sages et nécessaires que soient ces empêchements, il arrive cependant des cas particuliers où l'Église, en bonne mère, croit prudent d'en dispenser. Mais alors, il faut payer une dispense. Voilà un point qui amène bien des discussions et des contestations. Quoi ! disent les uns, donner de l'argent, parce qu'on se marie à son parent ou à sa parente ! Qu'est-ce que cet argent peut faire, quand il s'agit de la validité d'un sacrement. D'autres poussent la pointe plus loin et accusent l'Église d'avarice et de simonie : Ce sont les évêques et le pape qui font cela pour s'enrichir ; ils vendent les sacrements ! Nous n'aurions jamais cru que l'ignorance et la sottise pussent aller jusque là, si nous n'avions en-

tendu ces propos niais et stupides de nos propres oreilles.

D'abord, que peut faire cet argent, quand il s'agit d'un sacrement ?

Cet argent peut faire beaucoup, et tous les hommes qui ont de la foi et de l'intelligence peuvent le comprendre. Par exemple, un jeune homme veut épouser une parente au quatrième, troisième ou second degré ; la loi qui est faite pour tous et que l'Eglise n'a faite que sous l'inspiration de l'Esprit Saint, et en faisant preuve d'une sagesse qui surpasse infiniment toute sagesse humaine, s'oppose à une telle union. Cependant les parties insistent et croient avoir toutes les raisons du monde d'unir leur sort ; l'Eglise pèse leurs raisons et si elle les croient légitimes, elle accorde alors un privilège, une dispense de la loi. Pour vous faire jouir de ce privilège, n'a-t-elle pas droit d'exiger une compensation ? C'est une jouissance qu'elle vous accorde et à laquelle vous n'avez pas droit ; en retour ne peut-elle pas vous imposer une peine, une pénitence ? Eh, bien ! voilà justement ce qu'elle fait et rien de plus. Vend-elle ses sacrements, en agissant de la sorte ?

C'est pour s'enrichir que le Pape et les évêques imposent des dispenses ! Qu'un barbare qui n'a jamais entendu parler de l'institution de l'Eglise, qu'un protestant aveuglé par la haine parlent ainsi, ça se conçoit ; mais qu'un catholique qui doit savoir avant tout que l'Eglise n'existe que pour le bien des hommes, tient ce langage, voilà qui fait monter la honte au front !

Non, l'argent que l'on envoie, soit à Rome, soit à Québec, soit à Montréal, soit aux Trois-Rivières, soit à St. Hyacinthe, n'est ni pour le pape, ni pour les différents évêques de ces diocèses. Cet argent, qu'on ne l'oublie jamais, est employé pour soutenir des missionnaires, pour fournir à de pauvres chapelles

les ornements nécessaires, enfin, il sert à la propagation de la foi.

Tous les chrétiens devraient témoigner une vive reconnaissance à l'Eglise d'avoir mis quelques uns d'entr'eux dans la nécessité de faire des bonnes œuvres, et de contribuer quoique peut-être malgré eux, à la gloire de notre sainte religion.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à dire un mot de la liturgie qui accompagne la célébration du mariage.

Les cérémonies qui accompagnent l'union solennelle des époux sont d'autant plus dignes de notre vénération qu'elles sont très-anciennes. Dès les premiers siècles du christianisme ; les chrétiens sanctifiaient leur entrée dans l'état du mariage par les prières de l'Eglise et la bénédiction de ses ministres. Alors, les mariages se célébraient en face de l'Evêque qui, pendant le saint sacrifice de la messe recommandait à Dieu les futurs époux. C'était encore pendant ce saint temps de la prière et du sacrifice que les nouveaux mariés faisaient leur offrande avec les autres fidèles, pendant qu'on recitait leurs noms en particulier.

Dès ce temps, à la bénédiction nuptiale on ajoutait la bénédiction de l'anneau que l'époux mettait au doigt de son épouse. A part l'offrande faite à l'Eglise, les époux en faisaient une autre destinée aux pauvres. Nos pères dans la foi ne voulaient prendre part à aucune fête, sans que les pauvres y fussent admis.

On pratiquait aussi une autre cérémonie qui, aujourd'hui est tombée en dissuétude. Cette cérémonie consistait à couronner les nouveaux mariés. Le prêtre mettait sur la tête des conjoints une couronne, qui se conservait ensuite dans l'Eglise comme une sainte relique. Elle était ordinairement composée d'un rameau d'olivier orné de lisières blanches et couleur de pourpre.

Les époux communiaient à la messe de leur mariage afin de cimenter dans le sang même de l'agneau sans tâches l'union indissoluble qu'ils venaient de contracter et de puiser dans cet adorable mystère les grâces nécessaires à leur nouvel état.

Pourquoi cette sainte coutume n'existe-t-elle plus de nos jours ? Est-ce parce que les besoins sont moins grands ou parce que les nouveaux époux sont tenus à une moindre sainteté que les premiers chrétiens ? Hélas ! l'Eglise qui sait la faiblesse de ses enfants ; n'a eu, peut-être, de trop fortes raisons de ne pas leur présenter le pain eucharistique en ce jour solennel !

Quoiqu'il en soit, la plupart des cérémonies qui se pratiquaient alors, existent encore de nos jours et nous allons les décrire.

UN JOUR DE MARIAGE.

Le jour d'un mariage, quoiqu'il se répète souvent dans le court d'une année, dans chaque paroisse, est toujours un événement qui attire plus ou moins l'attention de tout le monde. Ce jour là les voisins, les amis aussi bien que les parents se réjouissent ou s'attristent, suivant que le mariage est de leur goût ou contre leur gré. Tout le monde en parle, soit pour faire l'éloge des parties, soit pour faire ressortir leurs défauts.—Quel beau mariage, dit-on quelquefois !—Quel mariage ridicule, dit-on souvent !—En voilà un qui aurait pu trouver une fille plus riche, et mieux maniérée.—Pauvre fille, qu'elle est à plaindre de prendre pour mari un jeune homme qui a tous les défauts ! etc., etc. Ces cancanes et bien d'autres circulent partout. On s'empresse même d'aller assister au mariage pour voir si les époux vont faire quelques gaucheries, s'ils sont habillés convenablement, etc.

Mais en est-il beaucoup qui, envisageant cet événement des yeux de la foi, se disent : Voilà deux jeunes gens qui vont unir leur sort pour la vie ; leur

union, si elle est sainte attirera les bénédictions du ciel sur eux, et sur toute la paroisse. Les enfants qui naîtront de cette union seront de bons chrétiens, des citoyens utiles et de bon exemple ; au contraire, si leur union est criminelle, si au lieu de devenir des époux chrétiens, ils ne sont unis que par une passion malheureuse, le malheur sera grand pour eux, et pour tous ceux qui auront des rapports avec eux. Leurs enfants seront les fils de la malédiction, ils porteront le trouble et le scandale partout où ils habiteront. Il est donc de la plus haute importance, d'unir, en leur faveur, nos prières à celles de l'Eglise, de supplier le seigneur de leur accorder en abondance toutes les grâces dont ils ont besoin pour se sanctifier dans leur nouvel état.

Malheureusement, très peu de chrétiens raisonnent ainsi de nos jours ; et pour mieux nous en convaincre, entrons dans une de nos églises un jour de mariage. Nous y verrons, outre les gens de la noce, une foule de curieux et surtout de curieuses. Qui les attire ? Est-ce la piété ?.... Voyez, comme les têtes sont en mouvement ! on dirait autant de girouettes agitées par un vent violent. Comme tous les yeux sont grand ouverts ! Comme une folle gaieté est peinte sur toutes les figures ! Sont-ce là les dehors de la prière ?

Maintenant, qui attire cette foule ? Si nous portons nos regards vers l'autel, nous y verrons deux enfants à genoux !

Pauvres enfants ! C'est donc vous qui jouez la comédie, en ce jour ! C'est donc vous qui donnez ce spectacle joyeux ! Pourtant, vous êtes dans la position de suppliants, le rouge couvre vos fronts et vous paraissez pénétrés de la solennité de la circonstance !

Non, nous osons l'espérer, ce n'est pas sur vous que doit peser la responsabilité de ce manque de piété que l'on observe dans l'assistance ; mais bien sur vos parents et vos amis qui semblent méconnaître la

grandeur de l'action que vous venez faire ! Ils se réjouissent, lorsqu'ils devraient être en proie aux appréhensions les plus sérieuses, aux pensées les plus graves !

Pères et mères, parents à tous les degrés, amis, regardez venir le prêtre qui doit recevoir l'engagement de ces jeunes gens, bénir et sanctifier leur union ! Voyez comme sa figure est empreinte d'une gravité mêlée de tristesse et de crainte ! Rendu auprès de ces jeunes personnes, il leur adresse la parole ; d'une voix grave et qui commande le respect, il leur dit :

“ Jeune homme, jeune fille, l'alliance que vous allez contracter ensemble est la plus sainte, la plus étroite de toutes les alliances de la terre. Elle est plus étroite que celle d'un ami avec son ami, que celle d'un frère avec sa sœur, même que celle d'un père avec son enfant. Cette union est en tout semblable à celle qui existe entre l'âme et le corps. Vous le savez, ces deux parties essentielles d'un homme, ne peuvent se désunir un instant : force leur est toujours de partager les mêmes peines, les mêmes douleurs, les mêmes joies, le même bonheur ou le même malheur. Malgré les répugnances qu'ils peuvent avoir l'un pour l'autre, la mort seule peut briser leur union. Il doit absolument en être ainsi de la vôtre.....

“ Votre union intéresse au plus haut point vos parents, vos amis, tous les fidèles de cette paroisse ; elle intéresse l'Eglise ; elle intéresse le ciel et l'enfer. Votre démarche va donc réjouir les cieux, si elle doit contribuer à augmenter le nombre des élus, mais elle causera une grande joie au prince des ténèbres, si elle doit augmenter le nombre de ses victimes. Avez-vous fait de sérieuses réflexions sur ce sujet, avant de vous approcher de l'autel ?.....

“ Bientôt vous découvrirez, l'un dans l'autre, des défauts, des infirmités ; la différence de vos caractères

res paraîtra au grand jour ; la maladie et ses tristesses viendront appesantir les liens qui vous uniront ; des dégoûts, des déboires viendront aussi changer en laideur ce qui vous paraît si beau, si brillant en ce moment ! Mais tous ces obstacles au lieu de diminuer l'attachement qui devra vous unir jusqu'à la mort, devront le rendre, en quelque sorte plus fort.

“ Vous devez aujourd'hui, vous jurer, en face des saints autels un amour et une fidélité inviolable que rien ne devra amoindrir ou altérer ! Vos devoirs réciproques seront de la plus grande importance, et il ne vous sera jamais permis de les transgresser, si vous voulez opérer votre salut dans l'état que vous allez embrasser. Vous devez vous secourir mutuellement dans tous vos besoins, vous aider à accomplir tous vos devoirs religieux.

“ Donc, pour vous sanctifier dans le mariage, il vous faut des secours puissants, des grâces abondantes. Ces faveurs vous les trouverez dans la réception du grand sacrement que vous venez recevoir, si vous y êtes convenablement préparés, dans les bénédictions que je vais faire descendre sur vous, dans le saint sacrifice de la messe qui va être offert à votre intention.

“ Que toutes les personnes ici présentes unissent leurs prières aux vôtres, et aux mérites de Jésus-Christ et de tous les saints pour vous obtenir de conserver toute votre vie les sentiments qui vous unissent en ce jour. ”

Que les pères et mères qui marient leurs enfants, méditent ces paroles et ils comprendront que c'est pour eux une affaire tellement sérieuse qu'elle doit les remplir d'inquiétude, et qu'ils ne doivent se décider à donner leur consentement que lorsque ses enfants ont fait, de leur côté, les démarches qu'exigent d'eux la conscience et la religion.

C'est encore en tremblant que le prêtre demande aux parties : “ G. prenez vous N. pour votre femme

et légitime épouse ? N. prenez vous G. pour votre mari et légitime époux ?”

Hélas ! l'engagement irrévocable est prononcé ! Un oui bien accentué est sorti de la bouche et du cœur de ce jeune homme, de cette jeune fille ! Puisse-t-il être pour le bonheur et la sanctification de l'un et de l'autre !

Le Derviche offensé.

Le favori d'un sultan de Bagdad jeta un jour une pierre à un pauvre derviche qui lui demandait l'aumône. Le derviche insulté n'osa rien dire ; mais il ramassa la pierre et l'emporta. Tôt ou tard, dit-il, je trouverai l'occasion de me venger de cet homme orgueilleux et cruel, avec cette même pierre. Quelques jours après, entendant pousser des cris dans la rue, il s'informa de la cause de cette rumeur, et on lui apprit que le favori était tombé en disgrâce, et que le sultan, pour le punir, le faisait promener dans les rues, monté sur un chameau et exposé aux insultes de la populace. Le derviche cru l'occasion arrivée de se venger, et il saisit la pierre qu'il avait ramassée, pour la lancer à celui qui l'a lui avait lancée ; mais avant de se porter à cet acte, il réfléchit et jeta cette pierre dans un puits en disant : Maintenant que j'ai pris le temps de réfléchir, je sens qu'il ne faut jamais se venger ; car si notre ennemi est puissant, la vengeance est une imprudence et une folie, il pourra la faire retomber sur nous ; s'il est malheureux, la vengeance devient une bassesse et une cruauté ; pourquoi ajouter aux malheurs de ceux qui souffrent déjà. Notre pauvre derviche raisonnait en vrai philosophe ; il ne lui manquait plus que le sentiment chrétien pour lui faire ajouter à sa morale cette appendice : La vengeance n'appartient qu'à Dieu ; et celui qui se venge porte un coup à faux que le Seigneur ramène sur sa tête criminelle.

Un ami du cœur de Jésus.

LE D. DE JEAN BRITTO, MARTYR,
APÔTRE DU MARAVA.

Le petit martyr ! Ce surnom fut mérité par un jeune page de la cour de Portugal. Au sein d'une atmosphère si propre à amollir les cœurs les plus forts, un enfant de dix ans avait su acquérir la piété d'un saint et le courage d'un héros. Il souffrait la persécution, il la supportait avec une sainte fermeté, et c'était à cause de sa vertu. Heureuse persécution ! C'était l'essai de l'amour divin sur ce jeune cœur : — "Enfant, m'aimeras-tu, et me serviras-tu, malgré les railleries et les procédés déloyaux ? — Oui, Seigneur ; aidé de votre grâce, je vous serai fidèle. — Courage, bon serviteur ; si tu es fidèle en de petites choses, je t'appellerai à de grands triomphes. "

Il n'est donc pas étonnant que l'âme généreuse de Jean-Hector de Britto se soit ouverte, même dès cet âge, aux plus nobles sentiments. Le jeune serviteur de Dieu conçut pour saint François-Xavier, le grand Apôtre des Indes, une sympathie et une attraction irrésistibles. C'est dire assez combien les dispositions de son propre cœur étaient élevés. A l'âge de onze ans, il fut attaqué d'une maladie qui désia bientôt toutes les ressources de l'art. De Britto voulut recourir au ciel par l'intercession de son grand patron, saint François-Xavier.

Donat Béatrix, digne mère d'un tel enfant, se joignit à lui ; et d'un commun accord ils promirent qu'en action de grâces pour le bienfait de la santé, le jeune page porterait, pendant un an, l'habit que ce grand Saint avait tant illustré. Leur foi obtint du ciel ce qu'ils demandaient, et au-delà : car, après avoir honoré à la cour, par sa conduite noble et pieuse, les livrées de Jésus, de Britto demanda et obtint de les prendre pour ne les plus quitter.

Il se dégagea d'abord des liens les plus nobles et les plus séduisants que le monde puisse employer : l'estime et l'affection sincères de tout ce qu'il y avait de grand à la cour, et la certitude d'un avenir brillant.

Mais, que va dire dona Béatrix ? Elle-même avait fait l'éducation de son fils, et elle jouissait avec un saint orgueil de l'admiration dont il était l'objet à la cour. Le roi, la reine, l'infant dont Pedro aimait tendrement le jeune page... Y avait-il une mère qui n'enviât tant de bonheur ? Comment va-t-elle recevoir la proposition d'un sacrifice sans retour ? — En chrétienne : " Allez, mon fils, — s'écria-t-elle, dès " que la foi eut imposé silence dans son cœur au ré- " pugances de la nature, — allez au service de Dieu " où saint François-Xavier vous appelle : malgré les " faiblesses de l'amour maternelle, je suis heureuse " et fière, et je bénis le ciel de m'avoir donné un fils " tel que vous. " Heureuse mère, en effet : même en deçà de la tombe, elle recevra la plus belle récompense qu'une mère chrétienne puisse envier.

Cependant Jean de Britto avait subi les épreuves du noviciat, et passé par les divers genres de formation auxquels la Compagnie soumet ses jeunes membres. Si son amour pour Dieu et son zèle pour les âmes étaient grands lorsqu'il n'était encore que jeune page à la cour de Lisbonne, que durent devenir ces divines ardeurs, après onze ans de vie religieuse, voués à l'étude de la vertu et des sciences sacrées ?

Il était âgé de vingt-six ans. Il avait fait de nombreuses instances pour obtenir la faveur de dévouer sa vie à la conversion des idolâtres, persuadé que l'amour ne saurait offrir de sacrifice plus précieux que celui de la vie, lorsque en 1675, il fut averti de se tenir prêt à partir pour les Indes. Il reçut alors le sacerdoce, se présenta lui-même comme victime en célébrant sa première messe, et, remportant un nouveau triomphe sur la tendresse de sa mère et les

faveurs de la cour, il partit enfin pour la terre promise à son zèle.

Pendant la traversée, qui fut longue et pénible, il mérita le nom de *nouveau Xavier*, comme il avait mérité à la cour celui de *petit martyr*. Puisant dans son ardente charité des forces que la nature ne lui avait point données, il devint le consolateur et l'infirmier des nombreux malades qui remplissaient le navire. Douze de ses compagnons d'armes et un grand nombre de passagers moururent entre ses bras.

Les épreuves de cette traversée furent un prélude au nouveau genre de vie que notre Bienheureux allait commencer. La charité est le feu que le Cœur de Jésus a apporté sur la terre ; et l'aliment de ce feu, c'est le dévouement et le sacrifice. Il va donc s'accroître dans la poitrine de Jean de Britto ce feu divin, à mesure qu'il va trouver un nouvel aliment dans des travaux plus pénibles et de plus douloureuses privations.

Après quelques jours passés à Goa, près du tombeau de François-Xavier, le P. de Britto partit pour le Maduré. Là, il dut sacrifier à la fois, sur l'autel de l'amour divin, tout ce qui pouvait encore lui tenir au cœur, après avoir quitté sa famille et sa patrie. Il fallut commencer une existence toute nouvelle : climat, coutumes, nourriture, langue, mœurs... tout était immolé ! La charité le fit tout à tous. Les âmes de ces Indiens, prix du sang de Jésus, devinrent son trésor, et *là où est le trésor, là est le cœur*. Mais pour acquérir ce trésor, combien d'obstacles à vaincre !

Les plus sérieux de tous ne furent point la peste et la famine qui ravagent fréquemment ces contrées ; les préjugés de caste chez les Indiens et le fanatisme de leurs prêtres lui créèrent des difficultés tout autrement graves. Mais Dieu était avec son serviteur et commença dès lors à le favoriser du don des miracles. Doué pour ces néophytes de l'amour du bon

pasteur pour ses brebis, il les délivrait des serpents vénimeux dont ce pays abonde, ou les guérissait de leurs morsures : il devenait l'ami de tous les malheureux, le consolateur de tous les souffrants, le père et la mère de tous les abandonnés.

Les parias, le rebut de toutes les castes, étaient ses enfants les plus chéris. Comme les préjugés du pays lui interdisaient tout commerce avec eux, il gravissait pendant la nuit le flanc escarpé des montagnes, et s'enfonçait dans l'épaisseur des bois. Bientôt ces bannis de toute société humaine accouraient au rendez-vous ; et là, protégé par les ombres de la nuit et l'obscurité des forêts, il leur enseignait la religion, la pratique des vertus qui devaient faire d'eux de dignes enfants du Père céleste et de vrais héritiers du royaume des Cieux. Et ces infortunés voyaient dans son cœur d'apôtre la manifestation la plus touchante de l'ineffable charité du Cœur de Dieu.

Ces forêts ne lui servaient pas seulement de rendez-vous pour rencontrer ses chers parias ; elles lui offraient encore un asile aux jours de la persécution. Il y vivait de riz, de quelques herbes sauvages, et de l'eau bourbeuse des fossés. Aussi était-ce là surtout que les consolations divines venaient inonder son âme. Le Cœur de Jésus ne se laisse point vaincre en générosité. Souvent, dans ces lieux sauvages, le serviteur de Dieu conférait le baptême à plusieurs centaines de néophytes par jour. Souvent aussi, aux grandes solennités, plusieurs milliers de chrétiens se réunissaient autour de lui : le saint Sacrifice était célébré en plein air ; et la foi vive des néophytes, leurs transports de joie, leur piété candide faisaient dire au P. de Britto que c'étaient là *des fêtes de Paradis*.

D'autres fois, pour conserver le troupeau entier de ses néophytes, il était obligé de leur faire quitter leurs maisons, leurs champs et leur pays natal : il se mettait à leur tête, et, nouveau Moïse, il allait

établir ce peuple de fidèles sur une terre moins ennemie de leur foi. Le nombre des païens régénérés de ses mains s'élevait déjà, après les trois ou quatre premières années de son apostolat, à plus de dix mille. Dans la mission du Marava, dont il prit la direction le 5 mai 1686, il avait donné à l'Église, avant la fin du mois de juillet suivant, deux mille soixante-dix néophytes de plus.

Mais si le Marava se montrait fertile en fruits de conversion, il ne le fut pas moins, pour notre Bienheureux, en persécutions et en souffrances. Les insultes et les outrages, il les comptait pour rien. A la suite des avanies les plus grossières, il écrivait simplement ; " Je ne fus pas digne de souffrir autre chose que *des paroles* en témoignage de la vérité que j'annonçai. " Deux fois, l'ordre de l'arrêter avait été donné, et toutes les mesures que la haine peut suggérer avaient été prises pour s'emparer de sa personne. Mais, la première fois, au sein d'une gorge de montagne, qui lui servait d'habitation et d'église depuis plusieurs semaines, les satellites aveuglés passèrent près de lui sans l'apercevoir ; et la seconde fois, les éclats de la foudre et un ouragan affreux vinrent interdire à une bande de meurtriers l'approche de sa hutte, et les dispersèrent tremblants de frayeur.

Mais le Cœur de Jésus, touché du dévouement de son serviteur, ne tarda pas à lui accorder une participation plus large et plus intime aux tourments de sa sainte passion. Un jour, le P. de Britto dressa sa tante sous un bosquet de palmiers qui lui servit aussi de chapelle, et plus de deux cents païens furent bientôt inscrits parmi ses catéchumènes, lorsque la persécution fondit sur eux comme un orage. Outre les injures et les *paroles*, l'homme de Dieu eut encore à souffrir cette fois les soufflets, les coups de bâton l'horreur d'un cachot étroit et infect, où il fut jeté tout garrotté. Dans ce séjour, transformé par lui

en oratoire, il reçut la visite des brahmes et de leurs séides, armés de haches. Le Saint, triomphant de joie, tomba à genoux, avec les catéchistes qui partageaient son sort. Deux fois les haches furent levées menaçantes sur leurs têtes. Mais l'heure du martyr n'avait pas encore sonné. Ce n'était qu'une préparation à des luttes plus glorieuses.

Vers la fin de Juillet 1686, le saint missionnaire voyageait, à la tête d'une troupe de catéchistes et de disciples, lorsqu'il tomba de nouveau entre les mains des ennemis de la foi. Dans cette circonstance, le serviteur eut l'honneur insigne d'être traité à l'égal de son Maître, dans presque tous les détails de sa douloureuse passion. Coups furieux, outrages de toutes sortes, jeux barbares, poteau de la flagellation, interrogatoires insolents, atrocités sans nom, de la part d'une soldatesque sans humanité et d'une populace ignoble et toute païenne, pendant une nuit entière..... La rapidité du récit nous permet d'esquisser à peine l'histoire de tant de souffrances.

Par l'ordre du principal agent de toutes ces tortures, le P. de Britto, déjà meurtri et déchiré, fut suspendu, au moyen de deux cordes, dont l'une fixée au sommet d'un arbre, lui serrait fortement les pieds, et l'autre, attaché à un arbre voisin, lui garrottait les mains, de manière à maintenir son corps violemment tendu dans les airs. Quand le héros eut épuisé tout ce que ce supplice pouvait avoir d'inhumain, surtout pour une victime déjà broyée, d'autres tortures furent inventées. On le suspendit au dessus d'un étang profond, par une corde attachée à son bras et passant sur une poulie : puis on le laissa tomber dans l'eau de tout son poids. Retiré et replongé à diverses reprises, il fut laissé dans l'eau chaque fois assez longtemps pour souffrir tout ce qu'on peut endurer jusqu'à suffocation.

Enfin, une sentence fut prononcée, d'après laquelle le serviteur de Dieu—« était condamné à être em-

“ palé, après avoir eu les mains et les pieds coupés.
“— Ses deux catéchistes devaient subir les mêmes
“ châtimens.— Aux trois plus jeunes disciples on
“ devait rendre la liberté, après qu'on leur aurait
“ coupé un pied, une main, les oreilles, le nez et la
“ langue.”

Mais le Cœur du divin Maître réservait à son martyr une palme plus brillante et une plus riche moisson d'âmes : son sacrifice devait être différé pour quelque temps. L'édit, soumis au roi suzerain de ces contrées, fut annulé par lui. Les confesseurs de la foi furent remis en liberté sans qu'on leur fit subir d'autre supplice.

Le P. de Britto, rappelé auprès de ses confrères au collège de Topo, pour y réparer sa santé, sentit à peine ses forces revenir qu'il se disposait à rentrer dans son cher Marava. Mais ses Supérieurs l'envoyèrent en Portugal pour y traiter les intérêts de la mission, et surtout pour y recruter des ouvriers. Il fut reçu à la cour de Lisbonne, comme le méritaient ses vertus. Donna Béatrix, à la nouvelle du retour de son fils, vint le disputer aux tendresses dont le roi le comblait. Combien lui parut léger le sacrifice qu'elle avait fait de son enfant chéri, en entendant partout répéter combien il en revenait de gloire à Dieu et de bien pour les âmes ! Elle offrit avec une ferveur nouvelle ce sacrifice au Seigneur. Le P. de Britto, triomphant une seconde fois de tous les obstacles que le roi opposait à son départ, reprit la route des Indes, à la tête de vingt-cinq nouveaux ouvriers.

Affamé de souffrances et de travaux, comme si ces longs et pénibles voyages n'avaient été qu'un repos, il rentra dans le royaume de Tanjaour pour y visiter ses anciennes chrétientés. Mais c'est dans le Marava qu'il espérait recueillir la palme du martyr, et c'est de ce côté que son cœur le poussait. Epuiser rapidement ses forces et sa vie ne paraissait rien

à l'ardeur de son amour : il était impatient de verser tout son sang pour Celui qui a versé pour nous jusqu'à la dernière goutte du sien. Semblable à un ouvrier qui, sur le soir, veut recueillir le plus de gerbes possible pendant le peu de temps qui lui reste, le P. de Britto allait moissonnant des âmes avec une activité surhumaine. Quand, après deux ou trois semaines, il avait baptisé plusieurs centaines de catéchumènes, confessé plusieurs milliers de néophytes, et accompli une multitude d'autres œuvres, il se hâtait d'aller chercher un peu plus loin les mêmes travaux et recueillir les mêmes fruits.

Arrêté souvent en pleine campagne par des milliers de néophytes et de païens, il était obligé de suspendre sa marche ; il élevait un autel en plein air, dressait pour lui-même une petite cabane de branches, et passait les nuits et les jours à satisfaire les pieux désirs de ces multitudes.

Au milieu de ce tourbillon, il ne perdait rien de son amabilité accoutumée, et de cette joie douce et polie qui l'avait toujours caractérisé. On en retrouve souvent la trace dans sa correspondance. Mais la persécution ne tarda pas à venir augmenter les difficultés et les mérites de l'homme de Dieu. Caché dans les bois du Marava, sans autre abri que les creux des rochers et l'ombre d'épaisses forêts, il vit les néophytes et les catéchumènes accourir de tous côtés, plus nombreux que jamais. Ses catéchistes ont rapporté qu'à cette époque, il baptisait quelquefois jusqu'à deux et trois mille idolâtres en un jour. Il arriva souvent qu'on fut obligé de soutenir, au-dessus de la tête des catéchumènes, ses bras épuisés de forces.

Le saint missionnaire bâtit trois chapelles centrales dans des forêts indépendantes et limitrophes de plusieurs petits royaumes. C'est là que Tériadéven, prince chéri du peuple, et dont la famille avait occupé longtemps le trône du Marava, ouvrit les yeux à

la lumière et reçut le baptême. Sa conversion devint l'occasion du martyre du P. de Britto. Ce martyr, désiré comme le suprême acte d'amour et de fidélité qui devait couronner sa carrière, le serviteur de Dieu, non-seulement l'espérait, mais l'attendait même avec certitude. Un jour, comme il bénissait un enfant, le petit innocent étendit ses bras pour jouer avec la longue barbe du missionnaire : "Respectez cette barbe, mon fils, dit l'homme de Dieu, je la réserve au roi de Marava."

Il ne tarda pas à tomber entre les mains de ses ennemis ; et ici recommença une *passion*, dont la première n'avait été qu'un apprentissage : nous n'en rapporterons point les détails. Près de la ville d'Oreïour, sur les bords du Pambarou, s'élève un tertre, qui domine la rivière et la plaine : ce fut le mont du sacrifice. Le P. de Britto tomba à genoux pour s'y préparer par une fervente prière. Païens et chrétiens, les yeux fixés sur lui, demeuraient confondus dans un même sentiment, et semblaient respecter par un immense silence la dernière prière du martyr.

La voix du hérault proclama la sentence : "Ce prêtre prêche une loi nouvelle et défend de vénérer nos dieux ; sa secte prend de jour en jour des accroissements infinis ; c'est pourquoi le souverain, dans sa colère, ordonne qu'on lui tranche la tête."

Le sacrifice fut bientôt consommé, et le sang fumant du martyr s'éleva vers le ciel comme un encens d'agréable odeur.

La nouvelle de ce triomphe du serviteur de Dieu traversa rapidement les mers et vint causer à la cour de Lisbonne une émotion profonde. Où est dona Béatrix ? Le roi lui envoya aussitôt un exprès pour l'inviter à venir recevoir les félicitations de la cour. A cette nouvelle, la noble chrétienne célébra les bontés du Seigneur, la gloire de son fils, et le bonheur dont elle-même était remplie : puis, revêtant ses plus beaux habits de fête, elle se rendit à la cour, et, pen-

dant plusieurs jours, reçut au palais tous les honneurs réservés à la reine.

Cependant, l'âme du Bienheureux était entrée en possession de la gloire : le serviteur fidèle avait reçu sa récompense. Maintenant, enfin, toutes les aspirations de son âme sont comblées ; maintenant toute sa soif de bonheur peut s'étancher à long traits dans l'océan de l'amour divin. Rapides années d'exil et de combats, souffrances légères, quel poids immense de gloire vous avez produit ! Ce furent le zèle et l'amour de Dieu qui firent trouver courtes les heures de l'épreuve et doux les plus amers sacrifices. Au jour-d'hui, une triple palme brille entre les mains de cet amant de Jésus : celle des Vierges, celles des Apôtres et celle des Martyrs. Du haut du ciel : — "Aimez, nous dit-il, et faites tout ce que vous voudrez ! C'est à-dire : aimez Dieu, et cet amour vous fera trouver tout ce qu'il faudra faire, et vous donnera le courage de tout entreprendre pour Celui dont le Cœur a tant aimé les hommes ! Mais surtout, si vous aimez, ah ! *paissez les brebis, paissez les agneaux* par l'aliment divin de la grâce : vos prières peuvent le leur obtenir. Ah ! ne refusez pas cette aumône aux malheureux Indiens pour lesquels j'ai versé tout mon sang, et pour lesquels de généreux apôtres épuisent encore, tous les jours, leurs sueurs et leurs vies."

J. D.

Nouveau trait de la puissance du cœur. de Jésus.

On lit dans le *Messenger du Sacré Cœur* :

Quelque réservé que nous soyons dans le récit des faits extraordinaires, nous ne croyons pas pouvoir priver nos lecteurs de l'édification que leur procureront les deux lettres suivantes, qui viennent d'Angleterre et qui émanent d'une source parfaitement sûre.

“ Mon Révérend Père, dans votre numéro du mois d'octobre dernier, vous racontiez à vos nombreux lecteurs la guérison miraculeuse de Mlle de Cléry.— Quel a été l'effet de cet article sur quelques-uns d'entr'eux, il ne m'appartient pas de le dire.— Qu'il me soit seulement permis de constater les faits suivants :

“ Durant le mois de décembre 1865, un écrivain, que la France ne connaît et n'aime pas moins que l'Angleterre, lady G. Fullerton publiait une petite brochure intitulée : *Le miracle opéré à Metz par le Saint-Sacrement*. En tête de l'opuscule, on trouve une lettre dans laquelle le P. Gallwey, S. J., demande l'approbation de Mgr. l'Archevêque de Westminster. Sa Grandeur répond : “ Je recommande aux fidèles ce
“ récit d'une guérison évidemment miraculeuse,
“ opérée à Metz, le 14 Juin dernier, par la présence de
“ Notre-Seigneur dans le saint-Sacrement... J'espère
“ que cette manifestation d'une puissance surnatu-
“ relle nous rendra de plus en plus sensibles les opé-
“ rations, soit sacramentelles, soit miraculeuses du
“ Saint-Esprit, qui découlent perpétuellement de la
“ perpétuelle présence du Sauveur au sein de son
“ Eglise.

“ C'est vers la fête de Noël que la dite brochure était répandue avec beaucoup de zèle à Londres et ailleurs. Et le jour même de cette grande fête, Notre-Seigneur se plaisait à faire à Londres ce qu'il avait fait à Metz.— Vous en jugerez par la lettre ci-jointe.— Je n'ai fait que traduire le récit officiel, tel qu'il a été écrit par la Supérieure du couvent des Clarisses, où le miracle a été opéré, et sur la demande expresse qui lui avait été adressée, en vue d'une publication prochaine.— J'espère, mon R. Père, que vous voudrez prêter à cette lettre la publicité de votre journal. Il appartient au *Messager du Sacré Cœur de Jésus* de faire connaître les bontés de ce divin Cœur.

“ Que le miracle s'opère sous les yeux d'une grande multitude de fidèles, ou dans le secret du cloître, peu

importe ! Pour être moins éclatant, le fait n'en est pas moins réel ; grâce à votre concours, l'Angleterre rendra à la France l'édification que la France lui avait donnée par la plume de lady Fullerton. ”

Voici la lettre de la Supérieure :

“ 19 janvier 1866.

“ Mon Rév. Père, pour répondre au désir que vous avez témoigné de recevoir de plus amples détails sur le miracle qu'il a plu à Notre-Seigneur d'opérer la nuit de Noël, je suis heureuse de vous envoyer le récit que voici :

“ Il y a, dans notre Communauté, une religieuse nommée sœur Rose qui, depuis neuf mois, se trouvait privée de l'usage de ses jambes ; elles étaient complètement paralysées.—La pauvre sœur ne pouvait d'elle-même faire le moindre mouvement : on était obligé de la porter dans un fauteuil. Durant les deux derniers mois, à force d'instances, elle s'était fait autoriser par le médecin à se servir de béquilles. Mais cette autorisation, M. le docteur ne l'accorda qu'avec la plus grande répugnance. Il craignait que l'effort imposé aux bras n'achevât bientôt d'épuiser le peu de forces qui restaient aux autres membres.—Cependant il avait fini par céder aux pressantes sollicitations de la malade et permis d'essayer les béquilles.

“ Cela faisait mal au cœur de voir la pauvre enfant, ainsi appuyée, se traîner lentement, tandis que ses jambes, devenues inutiles, demeuraient suspendues comme deux bâtons.

“ La paralysie n'était pas la seule maladie dont elle fût affligée.—Depuis dix mois, elle ne prenait presque aucune nourriture ; encore fallait-il avoir continuellement recours à de violents remèdes pour qu'elle ne lui fût pas funeste.—Souvent elle était tellement affaible qu'elle demeurait plusieurs jours sans pouvoir parler.—Elle semblait dépérir peu à peu sous nos yeux.

“ Les médecins ne pouvaient rien faire pour elle ; et quoiqu'ils n'aient jamais positivement déclaré que son état fût désespéré, il est certain qu'ils étaient dans l'impossibilité de trouver un remède pour combattre le mal ou diminuer les grandes souffrances qui en étaient la suite. Aussi, ne la vinrent-ils voir que rarement durant les dernières semaines.

“ Deux jours avant la Noël, elle était plus souffrante que de coutume ; et la veille de la fête, l'infirmière me dit qu'elle n'était pas tranquille au sujet de la malade, et qu'à son avis, sœur Rose était incapable d'assister, selon son ardent désir, à matines et à la messe de minuit. Néanmoins, grâce à ses instances réitérées, sœur Rose fut autorisée à tenter un effort.

“ Ce soir-là même, à 10 heures, sœur Hyacinthe la porta du lit dans le chœur.—Après le *Te Deum*, quand le petit Enfant eut été apporté dans la chapelle et couché dans la crèche au milieu du chœur, sœur Rose exprima le désir d'aller avec les autres religieuses prier auprès de la crèche.— Nous la primes, sœur Hyacinthe et moi, chacune par un bras et nous nous efforçâmes de la faire avancer. Comme nous ne pouvions la lever assez haut, dans le trajet, ces jambes furent trainées si rudement, que nous craignîmes que l'une d'elle fut rompue.

—Arrivée devant la crèche, elle essaya de s'agenouiller en s'appuyant à droite et à gauche. Mais, rester deux minutes dans cette position, c'était presque trop pour elle : nous nous hâtâmes de la remettre sur sa chaise.—Une autre religieuse prit les béquilles et les déposa en face de l'autel de l'Enfant Jésus.—Plusieurs de nos Sœurs étaient sous l'impression que Notre-Seigneur voulait accorder une grande faveur cette nuit même.

“ La messe de minuit commença, et quand le moment fut venu de recevoir la sainte communion, la sœur infirmière plaça, comme à l'ordinaire, les bé-

quilles sous les bras de sœur Rose. Mais la pauvre enfant éprouva tant de difficulté à se traîner jusqu'à la sainte Table, que nous craignons à chaque instant de la voir tomber, comme cela n'était que trop souvent arrivé dans de semblables occasions.—Grâces à Dieu pourtant, après avoir reçu la sainte Communion, elle revint à sa place sans accident.—C'est alors qu'elle dit à Notre-Seigneur : " O Seigneur, si " vous le voulez, vous pouvez me guérir ; mais s'il " est plus avantageux pour votre gloire que je reste " comme je suis, j'accepte volontiers cette croix, et " je consens à ne jamais marcher de ma vie. "—Il lui sembla qu'elle venait de faire avec joie un acte de parfaite résignation.—Le Saint-Sacrement fut exposé, et nous fîmes notre action de grâces dans un profond silence d'amour et d'adoration. Au bout d'une demi-heure environ, craignant que notre chère malade ne fût trop fatiguée, je fis signe à la sœur Hyacinthe de la porter au lit.—Sœur Rose prit ses béquilles pour retourner à l'infirmerie ; mais au même instant, il lui sembla entendre une voix intérieure qui lui disait : " Pourquoi prends-tu tes bé- " quilles, enfant de peu de foi ? Tu n'en as pas be- " soin. "—Cependant sans s'arrêter à la pensée ou au désir d'une faveur extraordinaire, elle sortit en s'aidant de ses béquilles comme par le passé.

" Mais à peine avait-elle franchi un des côtés du cloître, qu'elle sentit que les béquilles lui étaient inutiles. Elle s'arrête un instant, appuie les pieds par terre, et trouvant qu'ils étaient assez forts pour la soutenir, voilà qu'au grand étonnement de la Sœur qui l'accompagne, elle jette ses béquilles, reste un moment debout sans le moindre appui, se prosterne la face contre terre et les bras étendus aux pieds du crucifix qui s'élève au milieu du cloître. Puis elle se lève, rentre dans le chœur et vient s'agenouiller devant le Saint-Sacrement. On se figure aisément quelle fut notre surprise, en la voyant entrer dans

le chœur, marchant d'un pas ferme et sans aucun appui.—Je vins à elle et la priai d'aller devant l'enfant Jésus.

« Elle se lève à l'instant, et se rend au lieu marqué.

—Je lui dis ensuite d'aller chercher ses béquilles ; et aussitôt, d'un pas ferme, elle sortit, alla dans le cloître, rentra bientôt après tenant les béquilles dans les mains, les déposa au pied de l'autel de l'enfant Jésus, et puis, demeura quelques instants à genoux.

« Il ne pouvait plus rester le moindre doute ; évidemment, la guérison était subite et complète. Remplies de joie à la vue d'un tel prodige, nous récitâmes le *Te Deum*, avec la plus vive reconnaissance ; et depuis lors chaque jour ne fait que nous confirmer davantage dans la conviction que nous avons vu de nos yeux la plus extraordinaire faveur. Sœur Rosé resta dans le chœur jusqu'après le chant des Laudes, et puis, retourna à l'infirmerie, sans l'aide de personne.—A cinq heures, elle vint nous rejoindre pour le déjeuner. Après avoir fait honneur au repas, elle déclara qu'elle se trouvait fort bien sous tous les rapports.—Elle, qui, jusqu'à ce jour, avait à peine la force de rester dans le chœur pour faire une courte action de grâces après la sainte Communion, nous la trouvâmes rendue la première à la chapelle, le matin du 27 décembre. Elle fit le chemin de la croix avec le reste de la Communauté, sans éprouver la plus légère difficulté, et resta dans le chœur jusqu'à sept heures sans ressentir la moindre fatigue.—Depuis lors, elle a suivi régulièrement tous les exercices de la communauté, jeûnant comme les autres Sœurs jusqu'au diner, qui a lieu à midi, et se levant chaque nuit pour les trois heures d'office et de méditation prescrites par nos règles.—Elle prend part également à tous nos travaux, qui consistent à laver, préparer les repas,

balayer, etc.. En un mot, il n'est plus permis de la considérer comme malade.

« Sa santé est complètement rétablie à tous égards ; et les embarras d'estomac, qui l'avaient si longtemps tourmentée et réduite à l'extrémité, disparurent entièrement après que la paralysie eut été guérie.—Elle quitta l'infirmerie immédiatement après la Noël ; car, la peine de monter l'escalier qui, depuis neuf mois, était pour elle une difficulté insurmontable, ne lui coûtait plus rien.

« Loués et bénis soient à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel et le divin Enfant-Jésus !

« Croyez-moi pour toujours, mon Révérend Père,
» Votre dévouée servante en N.-S. »

« Sœur M. Sérâphine VAN BIERVLIET,
Abbesse des pauvres Claires. »

La mère Marie de l'Incarnation, Ursuline.

Sixième Article.

C'était sans doute une grande faveur que d'avoir appris de Dieu même que la dévotion au Cœur de Jésus est un moyen en quelque sorte tout puissant pour obtenir les grâces du Ciel. C'en était une grande encore que cette mission que lui donnait le Père Eternel d'aller dans un pays sauvage travailler au salut de tant d'âmes délaissées. Mais les saints ne se contentent pas de recevoir des grâces, ils les font fructifier en eux, et ils en provoquent de nouvelles non moins abondantes. C'est ce que fit la servante de Dieu.

« Etant un jour devant le Saint Sacrement, dit-elle, je traitais l'affaire du salut des âmes avec la Divine Majesté. En un moment mon âme fut ravié en une extase qui la mit dans son souverain et unique bien ; enflammée alors pour les intérêts de son Epoux, elle souhaitait avec une amoureuse impatience que ses

affaires fussent avancées, s'offrant pour cet effet d'être victime, eût-il fallu donner mille vies, et conjurant le Père Éternel de la mettre à même d'exécuter l'ordre qu'il lui avait donné de bâtir une maison à Jésus et à Marie. Je le priais de n'en point séparer le grand saint Joseph, parce que j'étais vivement portée à croire que c'était lui qui m'avait paru être le gardien de ce pays ; et dans mes plus intimes familiarités avec Dieu, quelque chose me disait que Jésus, Marie et Joseph ne devaient pas être séparés."

Cette manière de s'exprimer sur la dévotion à saint Joseph est très remarquable, précisément parce qu'elle exprime la manière de voir et de sentir des plus grands saints.

La Mère Marie de l'Incarnation passa une année dans ces désirs et ces espérances d'accomplir la grande mission qui lui était annoncée, sans que rien parut lui en ouvrir les voies ; mais pressée par les instances d'une grâce intérieure, elle s'en ouvrit à plusieurs Pères Jésuites. Le premier auquel elle communiqua ce qu'elle avait éprouvé lui imposa silence dès le premier mot ; il se moqua de ses prétentions qu'il traitait de fantaisies vaines et ridicules. Elle se tint tranquille et remit tout entre les mains de la Providence ; mais pressée de nouveau elle écrivit à d'autres Pères qui entrèrent complètement dans ses vues. Bien des difficultés s'élevèrent cependant encore ; quelques uns même de ceux qui l'avaient approuvée combattirent son dessein ; de ce nombre fut la supérieure. Au milieu de ces contrariétés, la servante de Dieu demeurait ferme et impassible comme un rocher. Sans renoncer à un désir qu'elle savait lui venir de Dieu, elle se soumettait avec la plus parfaite résignation : en sorte que, dit don Claude, " il eut été difficile de dire lequel des deux était le plus admirable, ou son zèle pour aller au Canada, ou sa résignation aux ordres de la Divine Providence. "

Il est non-seulement utile, mais nécessaire que

ceux qui font les œuvres de Dieu rencontrent des obstacles et qu'ils soient quelquefois arrêtés jusqu'à se voir dans l'impuissance de rien faire. Sans cela ils se laisseraient bientôt aller à une ardeur de tempérament qui ferait agir la nature à la place de la grâce ; ils seraient entraînés à compter sur leur propres forces et se croiraient capables de tout, parce que rien ne leur offrirait de difficultés, rien ne les humilierait. Les traverses qui les arrêtent tout à coup leur mettent, au contraire, leur impuissance naturelle devant les yeux et les forcent de reconnaître que si Dieu ne nous aide il nous est impossible de rien faire pour sa gloire. On en peut juger par ce que dit la Mère de l'Incarnation après avoir raconté son mauvais succès auprès du Père Salin, jésuite.

“ Le voyant opposé à tout ce que je voulais dire, je n'osai plus lui en parler reconnaissant en même temps que j'étais une créature si pauvre et si chétive, que je ne devais pas m'étonner s'il me renvoyait de la sorte. Je demeurais donc dans mon humiliation, et je disais au Verbe incarné : “ Mon doux Amour, mon doux Amour, s'il y a quelque chose à faire, faites-le, s'il vous plaît. Vous savez que je ne suis qu'un néant. On dira que je veux tromper les autres après m'être trompée moi-même, surtout en une chose qui semble être hors du sens commun. ”

“ Après cette prière, je demeurai en paix ; et cependant j'étais encore plus convaincue qu'auparavant que je n'étais en notre monastère de Tours que comme en dépôt. Je repoussais, à mon ordinaire, ces pensées, mais il se formait malgré moi au fond de mon âme une certitude que j'irais au Canada. ”

En effet, pendant que mille obstacles tendaient à rendre cette mission impossible, Dieu préparait tout en secret et à l'insu de sa servante pour exécuter la promesse qu'il lui avait faite. Nous avons dit comment elle s'était vue transportée dans un pays qu'elle

sut plus tard être le Canada, et que là elle s'était trouvée en compagnie d'une dame qu'elle entraînait avec elle. Or, pendant que la Mère Marie de l'Incarnation était favorisée de cette vision, Dieu lui préparait une compagne de sa mission apostolique dans la personne d'une dame séculière déjà parvenue à une grande piété, et dont voici l'histoire en peu de mots.

Fille d'un gentilhomme de Normandie qui appartenait à la haute noblesse du pays et possédait une grande fortune, Mademoiselle de Chauvigny, avait montré dès sa première enfance les plus douces inclinations pour la piété. Lorsque sa raison se fut assez développée pour pouvoir comparer la vie du monde, même la plus édifiante, avec celle qui se consume tout entière pour Dieu, elle sentit en elle comme un attrait invincible pour l'état religieux : au point qu'un jour elle s'échappa du château paternel pour aller faire une retraite dans un monastère voisin, avec l'espérance ou plutôt le désir d'y rester. Avant la fin du jour elle en sortait par la volonté de fer de son père, et quelques semaines plus tard elle épousait, malgré toutes ses répugnances pour l'état du mariage, un jeune gentilhomme, nommé M. de la Peltrie. Dieu avait consenti à perdre sa cause ; mais c'était, comme il arrive souvent, pour s'en dédommager plus tard. Après cinq ans de mariage, Madame de la Peltrie vit mourir son mari, à la fleur de l'âge. Elle recouvra ainsi la liberté qu'elle avait perdue et se trouva maîtresse d'une immense fortune, à l'âge de 22 ans.

Pendant quelque temps, elle se demanda si elle devait réaliser les désirs qu'elle avait eus quelques années plus tôt, ou rester dans le monde et y employer en bonnes œuvres les grandes richesses qu'elle possédait. On parlait alors beaucoup du Canada, où la France venait de fonder une colonie et

que les Pères de la Compagnie de Jésus avaient commencé d'évangéliser.

Le Père Le Jeune, supérieur de cette mission, venait de publier une *Relation des Missions du Canada*. Il y invitait d'une manière pressante toutes les personnes pieuses à concourir, selon leurs moyens, à la conversion des sauvages, et il terminait par ces chaleureuses paroles :

“ Hélas ! ne se trouvera-t-il pas quelque bonne et vertueuse dame qui veuille venir en ce pays pour recueillir le sang de Jésus-Christ en instruisant les petites filles sauvages ? ”

Cet écrit étant tombé entre les mains de Madame de la Peltrie, elle en fut extrêmement frappée. Ce n'était pourtant encore qu'une première touche de la grâce ; elle en sentit une seconde quelque temps après. En oraison au jour de la Visitation de la sainte Vierge, elle crut entendre Notre-Seigneur lui dire que sa volonté était qu'elle allât au Canada travailler au salut des jeunes filles sauvages, et qu'il lui ferait de grandes grâces en cette contrée barbare. Elle répondit en fondant en larmes : Ce n'est pas à moi, si grande pécheresse et si vile créature, qu'il convient d'accorder de pareilles faveurs, ô mon Dieu. Le Sauveur lui répartit : il est vrai, mais c'est pour donner sujet d'admirer davantage ma miséricorde. Je veux me servir de vous en ce pays, et malgré les obstacles qui s'élèveront pour empêcher ma volonté de s'accomplir, vous y irez et vous y mourrez. Elle se sentit alors pénétrée d'une telle ardeur apostolique, que “ depuis ce temps, dit la Mère de l'Incarnation, son esprit fut plus en Canada qu'en elle-même. ”

Ici se présente une observation importante et à laquelle il est bon de faire souvent attention : c'est que Don Claude Martin qui publiait la vie de sa mère en 1677, est l'un des derniers écrivains religieux qui aient eu cette foi simple et forte au surna-

turel dont on voit des preuves à toutes les pages de son livre. A partir de cette époque, et même en remontant plus haut, tout ce qui tient du miracle, ce qui indique une communication de Dieu avec la créature, ce que l'on appelle le merveilleux dans l'ordre surnaturel disparaît des ouvrages de piété publiés en France.

On retranchait des vies mêmes des plus grands saints ce qu'il y avait de plus incontestable en ce genre, tant le jansénisme avait perverti les idées. Au point de vue des malheureux sectaires de Port-Royal, Dieu n'est plus qu'un être froid à l'égard de ses créatures, sans cesse disposé à les menacer et à les punir. Ce n'est plus ce Père bon, tendre et compatissant, cet ami des âmes, qui s'abaisse jusqu'à elles, qui se rend familier et se laisse *caresser*, selon l'expression plusieurs fois répétée de la Mère de l'Incarnation.

Pourtant, n'est-ce pas là l'idée que tous les saints se sont faite de Dieu ? N'est-ce pas ainsi que se montre notre divin Sauveur dans l'Évangile ? Comment peut-on s'étonner que l'être infiniment bon qui nous a créés par amour se communique d'une manière sensible et s'entretienne familièrement avec certaines âmes d'élite ?

Il veut cependant que ces sortes de faveurs soient soumises au contrôle de ceux qu'il a établis pour le représenter sur la terre, et Mme. de la Peltrie, quelque convaincue qu'elle fut de n'être pas le jouet de l'illusion, n'eût garde de se soustraire à cette règle. Après avoir tout exposé à des hommes éclairés dans les voies surnaturelles, et leur avoir demandé leur avis, elle reçut pour réponse que la communication qui lui avait été faite venait de Dieu, et qu'elle ne pouvait différer l'exécution sans résister à l'Esprit-Saint.

Elle attendit cependant encore, ne sachant quelle voie suivre ; mais bientôt elle tomba dans une ma-

ladle tellement grave qu'on dut croire que c'en était fait de sa mission pour le Canada. Elle fut en peu de temps à la dernière extrémité, et deux capucins récitaient auprès de son lit les prières des agonisants, lorsqu'il lui vint à la pensée de faire vœu d'aller au Canada, d'y bâtir une église en l'honneur de St. Joseph et d'employer ses biens et sa vie au service des filles sauvages sous les auspices de ce grand saint. A peine eut-elle acquiescé à cette pensée qu'elle s'endormit d'un paisible sommeil pendant lequel les douleurs de la fièvre disparurent complètement. Les médecins qui la regardaient comme morte furent surpris d'apprendre qu'elle vivait encore et vinrent la voir. L'un d'eux lui tâta le pouls, et quoiqu'il ne sût rien ni de ses projets, ni du vœu qu'elle venait de faire, il lui dit d'un ton de surprise.—Où est donc votre fièvre, Madame ? Assurément elle est allée en Canada. Surprise à son tour de cette observation, elle lui dit en souriant :—Oui monsieur elle est allée en Canada.

A partir de ce moment, Mme. de la Peltrie se mit sérieusement à l'œuvre pour arriver aux moyens d'accomplir son vœu ; et comme l'ordre des Ursulines attirait l'attention de tout le monde, non seulement en France mais dans presque toute l'Europe, elle crut qu'elle n'avait rien de mieux à faire que de fonder un monastère de cet institut pour travailler à l'éducation des petites filles des tribus sauvages. Elle rencontra cependant encore de terribles difficultés. D'abord, son père voulait absolument l'obliger à se remarier ; mais il mourut au bout de très peu de temps. Cet événement semblait rendre sa liberté complète ; mais ses proches parents inquiets à la vue de ses grandes aumônes, lui intentèrent un procès pour la faire interdire, comme incapable de gérer ses affaires. Après avoir gagné leur cause en première instance, ils la perdirent en appel devant le parlement de Rouan ; mais loin de se dé-

courager ils résolurent de recourir à un moyen que l'on employait assez souvent à cette époque, et sans trop de difficultés, bien qu'aujourd'hui l'on ait peine à en comprendre la possibilité : c'était de s'emparer de force de la personne de Mme. de la Peltrie et de l'enfermer par autorité privée. C'était à Paris même, où elle était allée pour s'occuper de son projet, qu'on cherchait à exécuter cette entreprise. Mme. de la Peltrie, qui était instruite de tout, ne sortait de son hôtel qu'après avoir changé de vêtements avec sa servante, qu'elle suivait ensuite par la ville comme si elle-même eût été la femme de chambre.

P. F. R.

Chronique.

Comme le dogme de l'infaillibilité du pape vient d'être proclamé solennellement, nous croyons n'avoir rien de mieux à faire que de donner, en quelques pages, l'historique de l'institution de l'Eglise et de ce que Jésus-Christ a fait pour assurer sa durée jusqu'à la fin des siècles.

Comme tous les chrétiens le savent, Jésus-Christ est venu sur la terre pour réparer la chute d'Adam qui nous condamnait tous à la damnation éternelle, il est venu pour opérer notre salut. Le sang et la mort du fils de Dieu étaient plus que suffisants pour racheter le genre humain tout entier ; une seule larme de cette Homme-Dieu eut suffi pour opérer la rédemption de tous ; mais Jésus-Christ veut fournir aux générations les plus éloignées du temps où il vécut parmi les hommes un moyen sûr d'apprendre ce qu'il avait fait pour elles, et ce que tous ses enfants devraient croire et faire pour sauver leur âme. Pour arriver à cet immense résultat, il lui fallait fonder une institution, qui perpétua, d'âge en âge, la foi qu'il était venu apporter sur la terre, et qui

hérita du pouvoir d'appliquer tous ses mérites à tous ceux qui arriveraient dans la vie, et qui voudraient profiter du grand bien fait de la rédemption. Mais cette institution il ne pouvait la fonder qu'au prix de sa passion et de sa mort. Il lui fallait la cimenter de son sang pour la rendre immortelle.

Le sacrifice fut fait, l'institution fut fondée sur la pierre, sur un roc inébranlable. Elle reçut le nom d'*Eglise*.

Jésus étant parvenu à l'âge de trente ans, âge de sa vie publique, commença à prêcher et à opérer des miracles éclatants. Sa prédication, appuyée sur des prodiges, attirait la foule qui ne pouvait se rassasier de l'entendre. Mais Jésus, sachant qu'il ne pourrait continuer ses prédications que trois ans durant et qu'il lui faudrait ensuite retourner à son père par la croix, choisit douze pauvres pêcheurs pour se les associer dans la divine mission qu'il venait remplir dans le monde. Ces douze pêcheurs, il les instruisit d'une manière toute particulière et il les prépara à être des apôtres prêchant la doctrine du maître et opérant des prodiges comme lui.

Mais après la mort du Sauveur, ces douze Apôtres qui apprennent la même doctrine, qui sont témoins des mêmes miracles, s'entendent-ils toujours ? Le maître leur a donné les principes fondamentaux de la religion qu'il est venu enseigner ; mais quand il faudra appliquer ces principes à toutes les circonstances de la vie, leurs jugements, leurs sentiments seront-ils toujours les mêmes ?

Jésus-Christ a tout prévu, aussi, choisit-il pour les apôtres et leurs successeurs un chef qui sera son vicaire, un autre lui-même, qui sera spécialement chargé du dépôt de la vérité.

Voici dans quelle circonstance et comment se fit ce choix : Jésus étant dans une campagne voisine de la ville de Césarée, en Judée, assembla les douze apô-

tres et pour éprouver leur foi, il leur demanda ce que les peuples pensaient de lui.

Ceux-ci lui répondirent : " Les uns croient que vous êtes Jean Baptiste, les autres Elie ; d'autres encore, Jérémie ou quelqu'autre prophète ressuscité." Jésus leur dit : " Et vous, qui croyez vous que je suis ? "

Et aussitôt St. Pierre se jetant à ses genoux, s'écria : " Vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant ! "

C'est alors que le Seigneur laissa tomber de ses lèvres une parole qui a traversé les siècles avec une fécondité merveilleuse, et qui resplendit au centre de la catholicité, gravée en caractères gigantesques, au-dessus du tombeau des apôtres et qui vient d'être solennellement répétée et confirmée au sein de l'auguste assemblée du Vatican : " *Tu es heureux Simon, lui dit Jésus, car ce n'est ni la chair ni l'esprit qui l'ont révélé ce que tu viens de dire, mais mon père qui est dans les cieux.*

" *Et moi, je te dis, tu es Pierre, et sur cette pierre, j'édifierai mon Eglise et les puissances de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.*

C'est à toi que je donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que tu auras lié sur la terre, sera lié dans les cieux, et tout ce que tu auras délié sur la terre, sera délié dans les cieux.

Méditons un peu la force de ces paroles, l'étendue de leur signification : D'abord, c'est Dieu lui-même qui a inspiré St. Pierre et lui a fait connaître la vérité de la foi. Maintenant, pour avoir été fidèle à cette inspiration divine, il attire le regard et le choix du fils de Dieu " Et moi, dit Jésus-Christ, Moi, le Christ, le Messie à qui tu viens de rendre hommage, " *je te dis que tu es Pierre.* " Je change ton nom de Simon en un nom nouveau, symbolique. " *Et sur cette pierre,* " vivante et inébranlable, " *je bâtirai mon Eglise.* " Tu lui enseigneras la vérité et tu ne pourras la tromper, et cet enseignement sera infailible ; tu la conduiras dans la voie qui mène à l'éternité

bienheureuse ; et en écoutant cette doctrine, elle sera sainte. Tu seras donc le fondement, le soutien, le centre, le père, le pasteur, le docteur et le pontife de mon épouse.

Mon royaume sera celui où tu règneras ; ma loi sera celle que tu enseigneras. Qui sera avec toi sera aussi avec moi, qui sera contre toi, se séparera, par là même, de moi et de la vérité éternelle.

Les puissances de l'enfer ne pourront prévaloir contre elle : Les persécuteurs viendront ; les hérétiques, les impies, les révolutionnaires accourront, aiguiseront leurs armes, dresseront leurs batteries contre cette Eglise dont je te fais le gardien ; mais ne crains rien, je suis avec toi. Ceux qui voudront la ruiner et t'ensevelir sous ses ruines, se briseront contre elle et contre toi, pierre fondamentale et angulaire.

Et je te donnerai une puissance et une force proportionnées à la grandeur et au besoin de ton ministère.

“ Tout ce que tu lieras ou délieras sur la terre, sera lié ou délié dans les cieux ; ” De telle sorte que la voix de Pierre sera la voix du ciel, et que ses infailibles sentences ne feront que précéder les sentences de la Vérité Incrée.

Ce que tu béniras, je le bénirai, ce que tu maudiras, je le maudirai, dit tacitement le sauveur des hommes. Heureux donc, l'homme qui sera docile à la voix de Pierre !

Tel est le véritable sens, le sens évangélique de ces paroles qui ont confondu et confondront éternellement la révolte des hérétiques, des chismatiques et de tous ceux qui se séparent de l'église catholique, apostolique et romaine, que gouverne le pape, successeur légitime de St. Pierre.

Près de monter au ciel, le fils de Dieu voulu encore confirmer solennellement sa promesse. On aurait pu croire peut-être que par le péché de St. Pierre, la première promesse avait été rétractée ;

mais non, Jésus prouve le contraire, en ajoutant même à ce qu'il avait dit la première fois.

Il demanda d'abord à Pierre, par trois fois : “ Si mon, m'aimes-tu ? ” “ Oui, Seigneur, lui répondit celui-ci, vous savez que je vous aime ! ” Effaçant ainsi par une triple protestation d'amour et de dévouement la triple négation dont il s'était rendu coupable. Puisqu'il en est ainsi, poursuit le Sauveur : “ *paie mes agneaux,* ” De plus : “ *paie mes brebis !* ”

Les agneaux de Jésus-Christ sont les simples fidèles ; ses brebis sont les évêques et les prêtres qui enjendrent les chrétiens à la vie éternelle, par le baptême, les sacrements et l'enseignement de la vraie foi.

Et ainsi, St. Pierre est solennellement institué Pasteur de l'Eglise universelle par Jésus-Christ, au moment où il dit adieu à la terre.

Et aujourd'hui, le pape, évêque de la ville de Rome, est le successeur de ce grand et admirable apôtre et jouit de la même puissance, des mêmes pouvoirs que lui. Et le magnanime Pie IX, ce pape des prodiges, évêque actuel de la cité sainte remonte, par une succession non interrompue, jusqu'à St. Pierre, le prince des apôtres. C'est même Pierre, qui vit, commande, enseigne, gouverne le monde chrétien par Pie IX. C'est Pierre, qui a proclamé le dogme de l'Immaculée Conception, qui a cédé à la violence de la persécution, à la force de la révolution moderne, et qui a été verser des larmes amers dans l'exil : C'est Pierre, qui a appelé autour de sa chaire, auprès des tombeaux des apôtres, les Evêques du monde entier, et qui les a réunis sur les hauteurs du Vatican, à l'ombre et dans l'enceinte de la grande Basilique, pour y tenir le concile de Rome ! C'est Pierre, qui vient de proclamer son successeur infail-
lible comme lui.

Disons mieux encore ; c'est Jésus-Christ lui-même qui repose dans Pie IX, comme il y a reposé dans

tous ces prédécesseurs, et qui est en lui et par lui, le chef très saint de son Eglise.

Aujourd'hui plus que jamais, les catholiques se portent en foule au centre de la catholicité. Tous veulent voir le pape, l'entendre et lui rendre leurs hommages ! Mais est-ce à Pie IX que ces témoignages d'amour, de dévouement sont rendus ? C'est au vicaire de Jésus-Christ, c'est à Jésus-Christ lui-même qui le couvre de son ombre et lui communique sa royauté suprême sur toute l'Eglise ; sur le monde entier.

Pie IX, il est vrai, domine l'humanité entière par sa bonté, son intelligence, son courage à toute épreuve, sa patience inaltérable, par la pratique des plus sublimes vertus. Tout cela, sans doute, rehausse l'éclat de sa majesté et de sa divine royauté ; mais tout cela ne porte pas chez lui l'infailibilité à un point plus élevé, qu'elle s'est trouvée chez ceux de ses prédécesseurs, qui n'avaient pas reçu en partage de si éminentes qualités. Ainsi, il pourrait être moins intelligent, moins grand, moins homme de prodiges, moins saint enfin, sans cesser d'être le vicaire de Jésus-Christ, et par là même infailible.

Il y a eu 258 papes depuis St. Pierre jusqu'à notre bien-aimé Pie IX. Sur ce nombre, plus de quatre-vingt furent décorés de la palme du martyr, ou brillèrent d'une sainteté si éminente, qu'ils sont placés sur nos autels et honorés comme les amis de Dieu. La plupart furent des hommes éminents par leur capacité ou leur piété ou leur bienfaisance ; en eût-il été autrement, ils n'en auraient pas moins été tous infailibles.

Quant à Pie IX, payons lui encore aujourd'hui un tribut d'éloges et disons avec tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher, qu'il possède au plus haut degré, le *charme de la vertu*, que la paix du ciel se reflète sur son auguste visage, que la sérénité, la bienveillance, l'intelligence, une douce gaieté se

réunissent chez cet homme admirable, que ces traits réguliers, que son regard tendre, mais indéfinissable, que la majesté de son port, que tout en lui révèle la beauté de la vertu. C'est à la fois, le souverain Pontife et le père.

Heureux le fidèle qui peut recevoir la bénédiction du pape ; mais plus heureux, en quelque sorte, celui qui peut la recevoir d'un tel pape !

Les séances du Concile sont interrompues pour quelques mois, et les pères ont, pour la plupart, laissé la ville éternelle.

Il y a quelques jours, le Canada a eu le bonheur de voir arriver deux de ces vénérables pontifes, nos seigneurs les évêques de Montréal et des Trois-Rivières. Dans l'une et l'autre de ces deux villes, la réception a été digne de l'évènement.

C'est bien dans de semblables circonstances que la population de notre cher pays fait preuve de la foi qui l'anime et du respect qu'elle porte dans son cœur pour ses supérieurs ecclésiastiques.

A Montréal, la ville entière avait revêtu ses plus beaux habits de fête. Les rues que devaient parcourir sa Grandeur étaient pavoisées, les cloches de toute la ville sonnaient à toute volée, la musique faisait entendre ses plus beaux accords. Parmi les drapeaux de toutes couleurs, le pavillon pontifical les dominait tous, flottant au haut des tours de Notre-Dame. Douze à quinze milles personnes faisaient cortège à sa Grandeur depuis le débarcadère jusqu'à l'église paroissiale.

Que c'était un touchant spectacle de voir cette foule acclamer d'abord son premier pasteur, puis tomber à genoux, comme un seul homme pour recevoir sa bénédiction.

Quand à la guerre, tout ce que nous pouvons en dire aujourd'hui, c'est que les combats sérieux sont commencés. Mais nous avons le regret d'apprendre que l'armée française a éprouvé un échec assez sé-

rieux, malgré les forces immenses et les terribles moyens de destruction dont elle dispose.

Comment expliquer une telle défaite, voilà qui est sans doute assez difficile. Les uns l'attribuent à la maladie de l'empereur, d'autres à un mal-entendu entre les généraux qui commandent les différents corps d'armée ; d'autres encore et ce sont peut-être les plus clairvoyants, voient dans ce contretemps le doigt de la providence qui tient à venger la faute si grave qu'a commise le gouvernement français en rappelant la garnison dont la présence à Rome était plus nécessaire que jamais, pour protéger le chef de l'Eglise. L'avenir éclaircira davantage cette question et quand la présente chronique paraîtra, des événements de la plus haute gravité se seront déjà accomplis.

En attendant, prions pour que Dieu et sa Sainte Eglise tirent leur gloire de cette lutte à outrance et des fautes même des puissants de la terre.

AGRICULTURE.

CAUSERIE.

Le curé et ses habitants.

M. le curé.—Le sujet que nous allons traiter ce soir a un caractère agricole plus prononcé que les précédents, et j'espère qu'il vous intéressera beaucoup. Je vais essayer de vous faire comprendre que, tout en faisant beaucoup d'argent avec le revenu d'une terre, on peut se ruiner ou au moins ruiner ses enfants. Oui, cet argent que l'on accepte avec tant d'avidité, en retour de quelques minots de grains, est souvent le prix de sa terre même. Parmi les cultivateurs, il en est qui pensent s'enrichir et qui cependant vendent leur terre en détail.

Je suis certain qu'en m'entendant raisonner ainsi, vous vous dites en vous-mêmes : Mais, monsieur le curé extravague, ce soir, et il doit avoir la tête un peu fatiguée.

Les habitants.—Non, monsieur le curé, nous ne vous jugeons pas aussi sévèrement. D'ailleurs, nous sommes accoutumés à vous entendre avancer des propositions qui, au premier abord, nous surprenaient et que vous avez toujours su résoudre avec facilité et à notre profit ; nous espérons que cette fois aussi il en sera de même.

M. le curé.—Votre excellent jugement m'est un sûr garant que cette fois encore, nous finirons par nous entendre.

Voici tout mon sujet : On se ruine souvent, en faisant de l'argent avec son grain.

Vous avez entendu répéter souvent : *en voici un qui perd d'un côté, ce qui ramassé de l'autre.* Ces paroles peuvent s'appliquer à un bon nombre, et il en est beaucoup qui imitent cette pauvre vieille qui prenait des pièces dans la cuisinière des pantalons de son mari pour *racommoder* les genoux.

Voici ce que vous remarquerez dans presque toutes nos paroisses ? Le propriétaire d'un champ a mis de côté quinze, vingt, trente, cinquante piastres par année, et cela pendant cinq, dix, vingt, ans. A la fin du compte, il a ramassé un beau capital, et on l'appelle le *riche*. Mais voilà le *riche* hors d'âge, il ne peut plus gérer ses affaires ; force lui est de tout transmettre à un fils actif, vigoureux, économe comme le père. Et chacun de dire : “ En voilà un qui reçoit une belle fortune, et avec les talents qu'il possède, il va en faire de l'argent ! ”

Une année se passe, rien ne change, deux, trois, quatre ans s'écoulent, notre héritier travaille comme un mercenaire ; cependant, la fortune n'augmente pas, même après un certain espace de temps, on s'aperçoit que les affaires diminuent ; on ne fait plus

d'argent, même on en dépense; et cet état de choses va toujours s'aggravant. Les voisins s'en apperçoivent, et commencent à dire : " Le garçon, quoiqu'il paraisse travaillant et ménager, n'a pas les talents du bonhomme. On ne s'arrête pas là, on cherche à expliquer ce mystère, et pour arriver à son but, on fait les suppositions les plus absurdes; on dit que la petite bruc est une *dépendsière*, que son homme prend peut-être le *petit coup*, &c.....

Un habitant.—Voilà, monsieur le curé, ce qui est arrivé dans la paroisse, il y quelques années, et ce pauvre héritier a été obligé de vendre et de gagner les townships. Et je vous assure qu'il y en a eu des cancons sur son compte. Il était probablement dans le cas que vous voulez nous faire connaître.

Les autres habitants.—Tu veux probablement parler du petit Baptiste. Oui, ça fondu vite là, et pourtant c'était un homme comme il faut, en apparence. On disait dans le temps que c'était un sort qui lui avait été jeté. Toujours, si c'était vrai, le sort est resté ici, car, lui, vit comme un seigneur, sur sa nouvelle terre; tandis que celui qui a acheté son bien tire le diable par la queue.

M. le curé.—Non, mes amis, il n'y a rien de tout cela; et ce qui vous paraît mystérieux est la chose la plus simple du monde.

Une terre n'a de valeur, n'est-ce pas, qu'à proportion de ce qu'elle peut produire; si elle est ruinée, c'est un embarras, voilà tout. Eh! bien, le riche propriétaire qui, à vos yeux, a transmis à son fils un si bel héritage, ne lui a laissé, en réalité, qu'un si mulacre de terre, un champ qu'il a rendu stérile comme un rocher, par les récoltes de grains qu'il en a exigé tous les ans, pour faire de l'argent.

Le père, avant de donner sa terre, l'a vendu par petites portions. Encore une fois, c'est la fertilité d'une terre qui fait son prix. Eh! bien, il a commencé par lui enlever cette fertilité, par la dégraisser, et

c'est dans cet état d'appauvrissement qu'il l'a livrée à son héritier.

La conduite de ce riche envers son fils est semblable à celle d'un père qui, voulant donner un beau cheval à son enfant, commencerait par enlever la chair et les muscles de cet animal, et ne lui laisserait que la carcasse. Cette homme avait de l'argent quand il a fait sa donation, mais cette argent n'était-il pas en vérité le prix de la fertilité de sa terre ? Ce champ ne peut plus produire, parce qu'on lui a demandé toute la graisse, tous les sucs, tous les principes fertilisants, qu'il renfermait.

Continuons notre démonstration. Il y a 50, 60 ans, le Canada était un grenier, une terre d'abondance d'où le grain s'écoulait en grande quantité, sur les marchés étrangers. Nous exportions alors au-delà de trois millions de minots de grains, quoique notre population ne fut que de quatre à cinq mille âmes.

On ne pouvait alors cacher la joie excessive qu'on éprouvait à la vue du chiffre prodigieux de nos exportations de céréales, et des sommes d'argent qui revenaient dans nos coffres. L'enthousiasme était d'autant plus grand, qu'on croyait qu'il en serait toujours ainsi, et que notre pays était une source inépuisable. On ne semblait pas même soupçonner que cette richesse apparente pût avoir les conséquences les plus désastreuses. Eh ! bien, qu'est-il arrivé ? Et la génération actuelle doit-elle beaucoup de reconnaissance à celle de cette époque, sous ce rapport.

Au premier abord, et sans examen préalable, on pourrait répondre : Oui, les cultivateurs de nos jours doivent beaucoup à leurs ancêtres, parcequ'ils en ont reçu des terres étendues et parfaitement défrichées. Mais ne pourrions nous pas y ajouter : Ces terres sont complètement épuisées, pour la plupart, incapables de dédommager leurs propriétaires de la somme de travail qu'ils leurs consacrent,

Les habitants.— Monsieur le curé, vous avez parfaitement raison ; on travaille beaucoup, et on ramasse à peine pour vivre, et encore on fait des dettes. Il n'y a que ceux qui ont eu le bon esprit de réparer les torts de leurs ancêtres, en engraisant leurs terres et en faisant plus de prairies, qui peuvent réussir.

M. le Curé.— Vous avez raison, mes amis, et ce que vous venez d'avancer me prouve que vous êtes convaincus qu'on ne peut réparer les torts de nos prédécesseurs, qu'en tenant une ligne de conduite toute opposée à la leur, c'est-à-dire, en ne semant de céréales que ce que l'on peut semer sur un terrain bien fumé, et en faisant beaucoup d'engrais, au moyen du fourrage.

Mais continuons : Quelle est la population du Bas-Canada, aujourd'hui ?

Elle est d'environ 1,300,000 âmes. Eh ! bien, pour que la production fut en rapport avec celle de 1820, le Canada devrait produire à peu près, 7,840,000 minots de blé. Les produit-il ?

Les habitants.— Il en est loin, monsieur le curé.

M. le Curé.— Oui, il en est loin et bien loin ; car il ne produit pas au-delà de 2,800,000 minots.

Cette production suffit-elle au moins pour le besoin de sa population ?

Les habitants.— Si elle suffisait il ne s'importerait pas tant de farine du Haut-Canada et des Etats-Unis, qu'il s'en importe tous les ans.

M. le Curé.— Jugez par vous-mêmes, mes bons amis, comme nous sommes loin de nous suffire. La consommation pour chaque individu est d'environ cinq minots, et la production actuelle donne à peine deux minots et quart par tête.

Les habitants.— Nous ne nous serions jamais soupçonné si pauvres !

M. le Curé.— Ainsi, vous le voyez, au lieu d'exporter du grain, comme autrefois, le Canada est dans la pénible nécessité d'en importer pour nourrir au delà

de la moitié de sa population, et une quantité équivalente à deux minots et trois quarts par tête.

Et, pourquoi sommes-nous dans cette triste position ; parce que nos pères ont vendu la graisse de leurs champs à l'étranger. Voilà ce qu'il est très-facile de comprendre. Parmi les céréales, il en est qui épuisent rapidement la terre ; le blé vient en première ligne. Qu'ont fait nos ancêtres ? Comme cette céréale se vend à un prix plus élevé que les autres, on la cultivait en grande abondance, les récoltes succédaient aux récoltes, quelquefois la même semence couvrait le même champ pendant 3, 4, 6, 8 années consécutives. Pauvre terre ! Que valait-elle et que pouvait-elle produire, après un pareil traitement ?

Au moins, ils étaient excusables, ceux qui agissaient ainsi, car il ne soupçonnaient pas même qu'on put faire mieux qu'ils faisaient, et personne pour les éclairer sur le danger de leur système.

Mais ceux qui, aujourd'hui, marchent sur leurs traces, et travaillent à faire disparaître de leur terre tout vestige de fertilité, quelle excuse peuvent-ils apporter, lorsque, tout autour d'eux, les avertis qu'ils courent à leur ruine, qu'ils peuvent, avec beaucoup moins de travail, entrer dans la voie de la prospérité ?

Comprenez-vous maintenant, mes bons amis, qu'il y a un moyen de faire de l'argent qui est ruineux ?

Les habitants.—Nous sommes bien forcés de le comprendre avec les calculs que vous nous avez mis sous les yeux. De plus, nous sommes convaincus que ce serait folie que de vouloir plus longtemps cultiver comme le faisaient nos pères.

M. le curé.—Malgré qu'il soit évident, que faire rendre à un champ plus qu'il ne peut donner sans se fatiguer, soit un système ruineux pour les cultivateurs, cependant, vous en verrez beaucoup qui, d'ici

à quelques années, refuseront encore d'ouvrir les yeux à la lumière, et qui seront au comble de la joie, tant qu'ils pourront dire : " J'ai vendu trente, quarante, soixante, cent minots de grain cette année." Ils croiront avoir fait leur fortune et celle de leurs enfants, tandis qu'en réalité, ce qu'ils ont de plus dans leur bourse, n'est que le prix d'une partie de leur terre. Voici le calcul que l'on peut faire à ce sujet : Un cultivateur a une terre qui vaut £600, il y fait une récolte de céréales de £20 ; cette somme est-elle une augmentation de sa richesse ? Elle n'est en réalité que l'équivalent de la fertilité que sa récolte a enlevé à sa terre ; et s'il ne veut pas qu'elle ne vaille plus que £580, il faut qu'il lui restitue en engrais, ce qu'il lui a enlevé en grain.

Mais, je vous entend me dire : Vous êtes décourageant, et il n'y a donc pas moyen de faire de l'argent avec une terre, puisque l'on perd d'un côté ce que l'on gagne de l'autre.

Vous vous trompez, si vous raisonnez ainsi ; car il y a moyen de faire de l'argent et même beaucoup d'argent avec une terre, pourvu qu'on la traite convenablement, et qu'on ne la force pas de nous donner trop fréquemment ce qui l'épuise. La terre est une poule aux œufs d'or ; elle fait notre fortune, si elle est bien nourrie, si on ne la force pas de donner deux œufs par jour, au lieu d'un, si on ne déchire pas ses entrailles pour avoir tout ensemble ce qu'elle ne devrait donner qu'à la longue, enfin, si on ne la tue pas.

Dans notre prochaine causerie je vous dirai la méthode à suivre pour faire de l'argent avec vos terres sans les ruiner et même tout en les rendant plus riches et plus fertiles.

Un habitant. — Monsieur le curé et vous mes amis, voulez-vous me permettre de raconter une petite histoire qui m'est arrivée cette semaine.

M. le curé et les autres habitants.—Oui, oui, racontez.

Le même habitant.—Ces jours derniers, je rencontre un de mes voisins et je lui dit : Pourquoi donc G. ne vient tu pas à nos veillées, chez monsieur le curé ? Si tu savais comme il nous dit de belles choses ! Il me répondit aussitôt : “ Je ne suis pas un licheux comme vous autres ; d’ailleurs, sais-tu que le curé va vous tourner la tête avec ses histoires en l’air. Il faut être fou pour croire que le curé peut nous montrer à cultiver nos terres. Où a-t-il pris cette science là lui ? Est-ce dans son bréviaire ? Tiens, laisse moi tranquille et ne me parle jamais de ces cinq sous là.” Il fallut abandonner ce chapitre, car il avait l’air très-mal disposé.

M. le curé.—Vous auriez pu lui répondre qu’il avait raison, que dans le bréviaire se trouve la science pour tous, que tous les états peuvent y puiser de bonnes connaissances. En effet, on y trouve de la littérature, de l’histoire, de la philosophie, de la médecine et même de l’agriculture. Quand à la tête, si vous continuez de suivre mes conseils, on verra dans quelques années, qui l’a mieux tournée. Mes amis, laissez les esprits croches aller leur train, il y en aura toujours, comme il y aura toujours des boiteux, des bossus, des mal-bâtis enfin. Quand à vous, forcez vos voisins, par vos bons exemples en agriculture, à revenir au bon sens.

Les habitants.—Si nos entretiens font des jaloux, c’est une bonne marque ; c’est signe qu’ils nous sont profitables. On ne jalouse jamais ceux qui vont en dessous. L’histoire que l’on vient d’entendre, nous en rappelle d’autres que nous raconterons aussi quand l’occasion s’en présentera.

M. le curé.—Pourvu que vous ne blessiez pas la charité, ces petits faits ne feront qu’accroître l’intérêt de nos causeries.

CONDITIONS.

La *Gazette des Familles Canadiennes* paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement, qui n'est que d'un écu, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances, concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressés au rédacteur, à Varennes.

Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec, le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché.

À Montréal, le Révd. M. Picard, du séminaire de St. Sulpice, M. J. Godin, professeur à l'école Normale Jacques Cartier, et M. Pierre Picard marchand d'ornements d'église, sont chargés d'enregistrer les nouveaux abonnés et de recevoir le prix de leur abonnement.

M. Rimouski, M. l'abbé Gagné, du séminaire de cette localité nous rendra les mêmes services.

AVIS.

UN de nos agents de Montréal, M. PIERRE PICARD, a en mains un riche assortiment d'ORNEMENTS D'EGLISE, DE TABLEAUX, DE LIVRES D'ÉCOLE, etc. Tous ces objets sont livrés à des prix EXCESSIVEMENT RÉDUITS, et tous ceux qui se rendent à Montréal, devraient visiter, dans leurs intérêts, son établissement de la rue St. Antoine, près de l'Evêché.

le 15 Juillet, 1870.